# Un médecin allemand à Paris : Wilhelm Behn (1808-1878) Rapport sur un journal inédit de 1834\*

par Gérard RUDOLPH \*\*

## 1. Notice biographique.

Qui était Behn ? Aujourd'hui un savant presque inconnu qui n'a laissé à la postérité qu'une dizaine de publications que l'on pourrait qualifier de "court-métrages".

L'Université de Kiel conserve un bas-relief de Behn sculpté par sa fille. Ce médaillon de bronze fut tiré indemne des décombres de l'Institut d'Anatomie par le professeur Wolfgang Bargmann, découvreur de la neurosécrétion, après la dernière guerre. Il occupe une place d'honneur dans l'entrée de l'établissement actuel (Fig.).

Wilhelm Behn est né le 25 décembre 1808 à Kiel. Après avoir fréquenté le gymnase à Hambourg et la célèbre école humaniste de Pforta, il fit ses études en médecine à Göttingen et à Kiel. Tout jeune, en 1833, il devint maître de conférences d'anatomie, d'anatomie comparée et de physiologie à l'Université de Kiel. Un an plus tard le gouvernement de Copenhague lui offrit un séjour d'étude d'une année à Paris. A partir de 1460 le Schleswig-Holstein appartenait en effet à la couronne danoise. C'était donc à Copenhague que le destin de l'université, fondée en 1665, se décidait.

En 1837 Behn fut nommé directeur du *Theatrum anatomicum* et du Musée zoologique de Kiel, dont il mit sur pied les collections ainsi que celles d'anatomie pathologique. L'événement le plus remarquable de sa vie est son voyage autour du monde avec un groupe de chercheurs danois à bord de la frégate danoise *Galathea* entre 1845 et 1848. Le rapport de ce voyage écrit par Behn, extrêmement riche en observations, est resté inédit. Il n'en existe qu'un "condensé" officiel édité par le gouvernement danois.

Rentré à Kiel après trois ans d'absence il devint professeur titulaire d'anatomie et de zoologie. Le gouvernement le nomma également directeur du service de santé de son pays.

<sup>\*</sup> Comité de lecture du Symposium de l'Académie Internationale d'Histoire de la Médecine, (Paris, août 1982).

<sup>\*\*</sup> Jamm Str. 4, D-77933 Lahr (Allemagne).



Wilhelm Behn (1808-1878) Plaquette à l'Institut d'Anatomie, Université de Kiel.

Le chirurgien Louis Stromeyer (1804-1876) dans ses *Mémoires* parus en 1875 a fait l'éloge de son ancien collègue de faculté. Pour lui Behn était un maître d'anatomie excellent "comme il en faut pour la formation de bons médecins". A cause de ses dons intellectuels et de ses connaissances profondes Stromeyer lui donnait la préférence devant les autres membres du conseil. Il regrettait seulement qu'il ne fût pas, au profit de la science, polygraphe comme lui-même. Son grand péché était le silence.

Après la guerre de 1864 et l'annexion du Schleswig-Holstein par la Prusse, Behn refusa de travailler sous le nouveau régime et prit sa retraite en 1867. Il se rendit à Dresde où, succédant à Carl Gustav Carus (1789-1869), il sera nommé président de l'Académie Leopoldina. Cet excellent organisateur s'éteignit le 14 mai 1878.

Ce qui devrait retenir l'attention c'est le journal inédit de son séjour parisien en 1834, document caractéristique d'une époque de migration intellectuelle avec une préférence marquée pour les foyers d'études se formant dans Paris.

### 2. Voyages d'information et périodes de perfectionnement à Paris.

Erwin H. Ackerknecht a consacré tout un chapitre (XVI) de son livre *Medicine at the Paris Hospital*, 1794-1848 aux visiteurs étrangers ("foreign students and doctors"). Parlant de sa propre expérience il dit (p. 201): "When, in the 1930s I lived in Paris, I was greatly impressed by the practicality and directness of French medicine". Ceci aurait pu être constaté aussi bien un siècle avant, pour les années 1830, au moment où Behn est venu à Paris. Dès le début du XIXe siècle il y avait, de plus, un essor extraordinaire des sciences physiques, chimiques et naturelles en France. Ceci explique l'attrait que Paris pouvait exercer sur les jeunes gens de formation médicale qui, en même temps cherchaient à acquérir une formation scientifique, complément de leurs études, et que leur pays d'origine ne pouvait leur offrir de façon satisfaisante.

Si l'on admet que les sciences médicales se développent devant un arrière-plan philosophique qui les détermine en quelque sorte, la divergence des vues en France et en Allemagne devient évidente.

Les historiens Temkin et Rosen ont mis en relief (1946) l'influence de Condillac, Cabanis, Destutt de Tracy sur la pensée médicale et le climat intellectuel en France entre 1800 et 1830. Et même, si l'on reproche à la médecine de l'époque ses tendances ou ses interprétations vitalistes, on doit reconnaître que ce vitalisme est un "vitalisme matérialiste" selon l'expression de Temkin, excluant les spéculations métaphysiques qui pullulent ailleurs.

En France la littérature romantique reste à l'écart du développement scientifique. "Victor Hugo n'aime pas ceux qui ont des idées... le mouvement scientifique lui est inconnu" affirme Emile Faguet (1847-1916). Un autre critique, Brunetière (1849-1906), dans son *Manuel de l' histoire de la littérature française* (1898) déclare : "Il faut bien le dire, jamais poètes au monde, pas même Racine et Boileau, ne s'étaient montrés moins curieux, plus insouciants de tout ce qui n'était pas leur art - de mécanique ou d'astronomie, de physique ou de chimie, d'histoire naturelle ou de physiologie - que les Lamartine, les Hugo, les Musset, les Dumas, les Gautier." Il y a pourtant l'exception notable de Stendhal, comme l'a démontré Théodoridès (1972). Cependant l'influence stendhalienne ne se fait pas encore remarquer.

En Allemagne par contre, la philosophie romantique des Schelling, Hegel, Steffens, restant très éloignée des sciences positives, brouille tout, la littérature aussi bien que la médecine. Pendant des années, sinon des décennies elle entrave sérieusement la recherche scientifique avec des rares exceptions par exemple les sciences descriptives et comparées (anatomie, embryologie). Ce n'est que vers le milieu du siècle que la réaction mécaniciste, comme l'a vu Egon Friedell (1931), rétablit la pensée scientifique en Allemagne. Force et matière (Ludwig Büchner, 1855) sera un signal. Pour la plupart, les esprits étaient encore loin de ce que Loris Premuda (1965) a appelé "il trionfo del criterio metrico". Les conversions d'anciens fervents de la Naturphilosophie se font à Paris comme le montre l'exemple du célèbre physicien danois Hans Christian Ørsted (1777-1851) entrant comme correspondant (1823) et associé (1842) à l'Académie des Sciences.

Pour les jeunes, avides de s'instruire, Paris offre donc "la clarté, la netteté de la méthode française" comme disait Daremberg (1865). Paris empêche ses visiteurs de sombrer dans le brouillard d'une "science de la nature" à la Schelling qui se contentait de constater "il n'y a rien de si obscur que la matière". Paris à cette même époque ne se lasse pas de réimprimer les auteurs des Lumières. Certains stagiaires en font, à côté des ouvrages scientifiques, leur lecture préférée. Pour ces étrangers l'ombre romantique passe inaperçue.

Les migrations qui cependant n'avaient pas toujours les mêmes motifs, ni les mêmes résultats, étaient extraordinaires. Laennec parle de trois-cents disciples venus de l'étranger. D'après Ackerknecht les Allemands étaient les plus nombreux. En 1844 ils avaient même fondé leur propre Société médicale à Paris qui avait son siège 24, rue de l'Ecole de Médecine. La "Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie", publiée par Dechambre chez Victor Masson sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, était leur "Organe officiel". Encore en 1859 la Société Médicale Allemande figurait sur la page de titre du journal.

#### 3. Les témoignages

Certains ont laissé des comptes rendus de leur séjour. Parmi ceux-ci le plus récemment découvert est le Journal de Behn de 1834 (exploité en partie par Ingeborg Irmler pour une thèse de médecine, Kiel 1983). Depuis la mort de son auteur, le Journal sommeillait avec d'autres papiers conservés par sa famille à Dresde. Actuellement, le manuscrit original se trouve dans les archives de l'Académie Leopoldina à Halle.

Il y a deux sortes de rapports de voyages d'étude : 1° ceux qui passent par la réflexion ultérieure et dont le contenu sera définitivement fixé après plusieurs années d'attente, tel le *Voyage en Italie* de Gœthe ; 2° des notes qui suivent les événements d'un jour à l'autre pour en conserver le souvenir. Ce sont des notes personnelles, écrites sans prétention et qui, normalement, ne sont pas destinées à la publication.

Parmi les premiers on peut citer deux exemples intéressant la médecine au XIXe siècle : Le voyage à Paris (1831) du professeur d'accouchement Eduard von Siebold (1801-1861) de Göttingen (en ce moment encore à Marburg) et les deux voyages entrepris en 1801 et 1829 par Christoph Heinrich Pfaff (1773-1852). Pfaff, professeur à Kiel, appartenait à la même faculté de médecine que Behn.

Le Journal de Behn est un rapport de la deuxième sorte. Noté de façon spontanée sur les pages d'un agenda, il n'est écrit que pour donner un aperçu rapide des événements quotidiens. Il est par conséquent moins détaillé, moins riche en réflexions qu'un journal correspondant aux exigences littéraires de ce genre. Aussi semble-t-il assez difficile à déchiffrer d'après la copie laborieuse de la main de son arrière-petit fils, le docteur Peter Behn à Leipzig ; l'original, en caractères gothiques, étant resté jusqu'à présent inaccessible.

# 4. Le contenu du Journal

Dans son Journal le jeune docteur de vingt-cinq ans se révèle très simple, réaliste. Ce qui semble peut-être étonnant, tranquillisant surtout : il est sans aucun attachement philosophique. On a l'impression que Leibniz, Kant, Hegel, Schelling lui sont restés sinon inconnus, du moins indifférents. Il lit par contre Voltaire, les "Confessions" de J.J. Rousseau, mais ceci pour se perfectionner dans la langue ; un autre auteur mentionné dans cette même intention est Molière.

Ce Journal peut être consulté sur deux plans : l'un plutôt personnel, concernant la vie privée, les déplacements de l'auteur à Paris, l'autre intéressant surtout sa formation scientifique et médicale et les contacts en résultant.

On se rendait à Paris pour faire des études plus sérieuses, écrit Stromeyer. Avec son grade de docteur (en montrant le diplôme) on se procurait une autorisation (une carte d'entrée) qui donnait accès à tous les établissements. Pas besoin de se renseigner sur les grands noms ; on les savait par cœur. On s'abstenait de faire des visites aux professeurs qui en seraient importunés.

Par conséquent, il n'y avait pas de contacts personnels, sinon par hasard. On n'était qu'une partie de l'ambiance qui les entourait dans les amphithéâtres, les hôpitaux et les séances des Académies. Cependant, les expériences de Behn contredisent quelque peu les assertions de Stromeyer.

Muni de lettres de recommandation de "l'ex-allié de Napoléon Ier", du Roi Frédéric VI de Danemark, des Vandales, des Goths, duc de Sleswig, de Holstein" etc., et muni d'une recommandation chaleureuse du ministre danois des affaires étrangères du 26 avril 1834, Behn est entré en France, début mai. Il se rendit par Strasbourg à Paris pour "visiter les institutions d'anatomie et de physiologie les plus importantes". Dans sa lettre adressée au Chancelier de l'Université Christiana Albertina de Kiel, la physiologie occupe le premier rang. Cependant, sa proposition d'acheter à Paris du matériel pour les collections de Kiel ne sera pas suivie par le chancelier : tout est trop cher, et serait meilleur marché à Copenhague.

Le programme scientifique de Behn détermine en quelque sorte ses démarches à Paris. Mais il n'exclut pas pour autant son intérêt pour les établissements hospitaliers et l'enseignement clinique.

Le 8 juin Behn s'installe 4, rue Copreaux (15e arrondissement actuel), un logement qu'il changera en septembre contre celui, plus confortable, du Strasbourgeois Frédéric (?) Lauth, dont l'adresse n'est pas indiquée. Behn a été tout le temps en contact étroit avec un groupe d'étudiants strasbourgeois, les nommés Kreiss, Lepsius, Müntz, Erhardt et Lauth. Le jeune (Eduard) Stromeyer (1807-1878) qu'il voit de la part de son père est de la célèbre famille de savants et de médecins de Göttingen, cousin éloigné de Louis.

Un nom revient toujours dans ce Journal. Bien que son porteur soit décédé depuis deux ans déjà (le 13 mai 1832), il semble néanmoins présent, choisi pour jouer le rôle d'un directeur de conscience : c'est Georges Cuvier. De son *Discours sur les révolutions du globe* Behn fait sa lecture favorite. C'est avec son collègue aîné, le professeur Pfaff de Kiel, que Behn partage la vénération pour Cuvier. "La nature est infinie et Cuvier son plus digne serviteur" note Behn (le 26 sept. 1834), tout comme le souverain, selon le grand Frédéric de Prusse, est le premier serviteur de l'état. Onze ans plus tard (1845) Behn sera l'éditeur des lettres que Cuvier avait adressées autrefois à Pfaff, son ami de l'Académie de Stuttgart.

Un autre personnage physiquement absent, dont Behn retrouve les traces à Paris est Alexandre de Humboldt (1769-1859). Chez Flourens (1794-1867) il admire un gros cœur de crocodile, don du célèbre voyageur scientifique. Un saisissant tableau de cette époque médico-scientifique, à travers la personnalité de Flourens, sera dressé par Georgette Legée (1992).

L'étonnant personnage du docteur Koreff (1783-1851), médecin praticien à Paris, qui exerçait une indéniable fascination sur ses compatriotes et qui avait gagné l'amitié de Stendhal et l'intérêt de Chateaubriand, ne se trouve pas parmi les personnalités rencontrées par Behn. Le fait, si ce n'est pas une omission volontaire, pourrait s'expliquer car à cette époque Koreff fit un long séjour en Angleterre.

Il serait fastidieux de suivre pas à pas les chemins de Behn à Paris, chemins désignés par ses obligations et dont il doit rendre compte à la chancellerie de Danemark. On peut les résumer.

Les lieux fréquentés sont le Collège de France, le Museum, le musée d'anatomie comparée, la bibliothèque de la collection Masséna, l'Institut, l'Ecole de Médecine, l'Académie de Médecine, la Société de Médecine qui tient ses réunions 8, rue de Poitiers.

Ce sont surtout les séances de l'Institut qu'il suit avec un intérêt toujours croissant. Le 20 octobre 1834, un rapporteur, dont le nom restait illisible pour le copiste, parle de son expérience personnelle de la rage qu'il avait faite et guérie avec des bains de vapeur. De tels rapports stimulent l'intérêt du médecin. Mais il suit aussi bien les discussions entre mathématiciens, comme Poisson (1781-1840) et Poinsot (1777-1859) (17 juillet 1834).

Il visite à plusieurs reprises *les grands hôpitaux* : Invalides, Val-de-Grâce, Enfants malades, Necker, St Louis, Pitié, Cochin, l'Hospice des enfants trouvés et autres.

Il cherche dès le début le *contact des physiologistes* Magendie (1783-1855) et Flourens. Les premiers livres qu'il achète dès son arrivée : l'*Anatomie générale* de Bichat, les *Principes de Physiologie* de Charles-Louis Dumas. Plus tard ce seront les *Mémoires de physiologie* de Le Cat (1700-1768), bien que celui-ci ait été désapprouvé par le grand Haller, du Polonais André Sniadecki (1768-1836), d'Isidore Bourdon (1796-1861).

Il suit régulièrement *les cours* de Louis Cordier (1777-1861) (Géologie), d'Alexandre Brongniart (1770-1847) (Minéralogie), Jean-Victor Audouin (1797-1841), Isidore Geoffroy St. Hilaire (1805-1861), Henri de Blainville (1777-1850), Constant Duméril (1774-1860).

Duméril qui a reçu un brillant hommage de Chéreau dans le *Dictionnaire des Sciences Médicales* (1884), cette "célébrité du Muséum" que Marcel Fosseyeux dans son *Paris médical en 1830* appelle le "cumulard Duméril", est (selon Fosseyeux) "professeur de physiologie à la Faculté, médecin à la maison royale de santé, soignant la clientèle de son beau-père Delaroche, et par surcroît successeur de Lacépède dans la chaire d'erpétologie et d'ichthyologie. Il imite, paraît-il, avec art, les cris et les gestes des animaux. Un portrait chargé du "Charivari", lithographie de Traviès, paru en 1839, le montre en chaire dans le grand amphithéâtre, qui peut contenir 1 500 élèves, professant devant une moyenne de sept auditeurs ..." L'impression de Behn est toute différente : il ne manque pas une seule leçon de Duméril (de son cours sur les Amphibiens et les Poissons) qu'il juge pourtant peu profitable, puisque, à cause du grand nombre des auditeurs (sic), on est dans l'impossibilité de voir les démonstrations. Mais, il y a un écart de cinq ans entre les deux observations.

Behn fait une analyse des cours selon leur forme et leur contenu. Il trouve une correspondance parfaite de ces deux éléments chez Isidore Geoffroy St. Hilaire. Il juge de Blainville brillant par la forme, mais un peu superficiel quant au contenu.

Behn se fait *commissionnaire entre savants* français et allemands. Notamment Johannes Müller (1801-1858) demande toujours des renseignements. Et en fait, les citations de noms français abondent dans son manuel de physiologie (1840-44), dont Emile Littré fera une importante analyse (*Revue des Deux-Mondes*, 1846). Behn traduit pour des amis des textes allemands en français et vice versa ; il traduit un ouvrage de Mauro Rusconi (1776-1849). Il apprend l'espagnol.

Il admire l'art opératoire, la circonspection et la douceur ("Milde") de Guillaume Dupuytren (1777-1835) qui, le 26 juin, opère une hernie inguinale. Behn est moins impressionné par Philibert Roux (1780-1854) dont il a vu une amputation de la jambe, opération qui lui semble bien exécutée, mais mal préparée (Charité, 25 août). Sur le

caractère de Dupuytren et de Roux, le chirurgien Henri Mondor, membre de trois Académies nationales, donne de précieux renseignements devant un arrière-plan de relations intimes peu connues (1946).

Behn voit un invité allemand faire des démonstrations opératoires à la Charité : Johann Friedrich Dieffenbach (1792-1848), qui sera bientôt correspondant de l'Académie de Médecine (24 février 1835) et que Velpeau avait qualifié (devant son interlocuteur Pirogoff) de gascon, et ses exploits de gasconnades.

Behn mentionne des contacts personnels surtout avec Magendie, Flourens, Audouin, Isidore Geoffroy St. Hilaire, de Blainville, Henri-Milne Edwards (1800-1885) (dont il avait reçu l'adresse personnelle par l'éditeur Baillière), Gilbert Breschet (1784-1895), Gaspard-Joseph Martin St. Ange (1803-1888) qui dessine un schéma de la circulation du sang pour Johannes Müller. Il s'est entretenu avec Augustin Serres (1786-1868), Alfred Velpeau (1795-1867), Laurent-Théodore Biett (1784-1840), Antoine Jourdan (1788-1848), Louis-Joseph Sanson (1790-1841), élève et successeur de Dupuytren.

On pourrait faire une liste négative pour savoir, qui sont les personnalités qu'il ignore. En examinant la liste des professeurs de la Faculté de Médecine de Paris en 1834 (que je dois au professeur Roger Rullière), on peut constater qu'il reste un grand nombre de personnalités du milieu médical universitaire, sur lesquelles le jeune Behn se tait.

Par contre il s'est lié d'amitié avec Jean Léonard Marie Poiseuille (1799-1869), une des gloires de la physiologie, dont nous avons trop peu de renseignements biographiques. Aussi l'article méritoire de Kurt Møller-Pedersen (Aarhus) dans le *Dictionary of Scientific Biography* s'occupe presque uniquement de ses travaux. Behn a fréquenté sa maison 6, rue Bleue dans le neuvième arrondissement actuel. Avec Poiseuille il a fait un certain nombre d'expériences physiologiques, par exemple sur les cœurs lymphatiques des Batraciens.

Quant au *plan privé* du Journal on pourrait être bref, bien que la découverte de Paris sous un angle de vue inhabituel ait toujours des attraits. Ce qui impressionne chez Behn ce sont ses longues promenades à pied. Il note soigneusement les restaurants qui pour la plupart se trouvent au Palais Royal. Les dimanches sont partagés entre les cimetières (Père Lachaise) et les courses de chevaux (la place vaut un franc, ce qu'il trouve excessif). Parfois il assiste au culte protestant.

Sobre dans ses habitudes, il a pourtant la passion du théâtre. Il y va même plusieurs fois par semaine. Quand Maxime du Camp (1822-1894), le compagnon de Flaubert, écrivit en 1875 "Paris est incontestablement la ville du monde qui possède le plus de théâtres : quarante et une salles de spectacle ...", la situation avait évolué depuis quarante ans. Mais Behn mentionne déjà un nombre remarquable d'établissements qu'il a visités, au premier plan le Théâtre Français et l'Odéon. Il voit des pièces de Molière, Beaumarchais, Casimir Delavigne, Alexandre Dumas, Shakespeare édulcoré par Ducis mais aussi des pièces dont il ne précise pas les auteurs : Les sept péchés capitaux, Les deux ivrognes, Les immoralités (jouées au Théâtre des Variétés). A l'Opéra il admire la célèbre danseuse Maria Taglioni dans le ballet "La Sylphide", inspiré de Charles Nodier (1780-1844), directeur de la Bibliothèque de l'Arsénal (1824), et membre de la Société entomologique de France (1833).

Dès le début Behn fréquente les cours de littérature française (le cours du 20 juin est suivi d'un bain dans la Seine) d'un nommé Girardin, dont il fallait reconstruire le nom

d'après une transcription fautive. Behn exalte les conceptions claires et saines de ce maître, sa manière de raisonner. Il s'agit sans aucun doute de François-Auguste Saint Marc Girardin (1801-1873), le futur académicien, "adversaire spirituel des romantiques", dont nous avons trouvé récemment à Bâle le Tableau de la marche et des progrès de la littérature française au XVIe siècle. Au moment de cette publication (chez Firmin Didot en 1828) Girardin était professeur au Collège loyal de Louis-le-Grand. Parmi ses publications ultérieures on peut noter un Cours de littérature dramatique, L'Instruction intermédiaire en Allemagne (1835-1839), L'Allemagne politique et littéraire (1845), des ouvrages sur Rousseau et Voltaire. Les sujets coïncident de façon frappante avec les intérêts (à plusieurs reprises prononcés) de Behn : Théâtre, Voltaire, Rousseau. En ce qui concerne l'Allemagne, les recherches pourraient être stimulées par des conversations entre professeur et élève. Le jugement spontané de Behn se trouve confirmé par les compétences de son époque. Alexandre Vinet (1797-1847) termine le troisième volume de ses Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle en faisant sans réserve l'éloge du premier volume du "Cours de littérature dramatique" de Saint Marc Girardin, paru en 1843.

La copie du Journal s'arrête brusquement au 19 novembre 1834. Le copiste assure ne pas avoir trouvé d'autres notes. Or, Behn (d'après le visa de la légation danoise) n'a pas pu quitter Paris avant le 10 août 1835. Il reste donc une période de plus de huit mois pour laquelle la relation des événements fait défaut Une explication possible serait : l'activité scientifique accrue, qui aurait empêché l'auteur de continuer ses notes.

#### 5. Coup d'oeil sur les travaux de Behn

L'année 1835, en effet, correspond à une activité scientifique exceptionnelle dans la vie de Behn. On pourrait dire que presque la totalité de ses publications est d'origine parisienne.

Ce sont des recherches microphysiologiques sur la circulation des insectes que Behn présente sous forme de lettre à l'Académie des Sciences. Le "Rapport sur une particularité de la jambe des Hydrocorises ou punaises d'eau" est lu le 27 juillet 1835 par De Blainville et discuté par Isidore Geoffroy St. Hilaire et Bory de St. Vincent (1778-1846). Une autre lettre sur le "fluide nutritif ... dans les pattes de quelques Hémiptères" est présentée à la Société entomologique le 5 août 1835 sous la présidence de M. Walckenaer.

Behn résume ses observations sur les pulsations dans les pattes des Hémiptères produites par une membrane contractile au niveau des articulations comme suit : "Cet organe et ses fonctions ... me semblent d'autant plus dignes de fixer l'attention des naturalistes, qu'ils diffèrent complètement de tous les phénomènes de la circulation connus jusqu'à présent. Quelque variés que soient les agents de la circulation du sang des animaux, c'est cependant dans tous les cas le tube contenant le sang qui agit en tout ou en partie par la force musculaire ou par l'élasticité sur le liquide. Ici, au contraire, la circulation est produite par un organe qui probablement ne contient pas de liquide, et qui semble agir à peu près comme le diaphragme agit sur la respiration, ou plutôt comme la soupape membraneuse chasse l'eau de la cavité respiratoire des Ecrevisses ..."

Un mémoire détaillé a paru en 1835 dans les *Annales des Sciences naturelles* ayant pour titre : "Découverte d'une circulation de fluide nutritif dans les pattes de plusieurs insectes hémiptères, circulation qui est indépendante des mouvements du vaisseau dorsal, et se trouve sous la dépendance d'un organe moteur particulier, par W.F.G. Behn, Docteur en médecine de Kiel en Allemagne". - L'observation est confirmée par Léon Dufour (1780-1865), correspondant de l'Académie des Sciences, dans la séance du 16 novembre 1835.

Un autre travail a été stimulé par une observation d'Eugène Chevreul (1786-1889), publiée dans les *Archives générales de Médecine* (1833), sur les oscillations d'un pendule tenu à la main, le bras étant immobile. Chevreul explique ce phénomène par des mouvements musculaires involontaires déterminés par la vue d'un corps en mouvement. Il fait appel à la compétence des physiologistes qui, "comme M. Flourens, ont examiné ... les mouvements qui surviennent dans les animaux après l'ablation de ces parties déterminées de leur système nerveux; il ... semblerait important d'apprécier l'influence que l'ablation de telle de ces parties peut exercer sur la manifestation des phénomènes" ci-décrits.

Behn donne une toute autre explication des phénomènes. Il voit leur cause dans des pulsations artérielles qui se transmettent sous forme de secousses sismiques régulières par tout le corps, donc le "balistocardiogramme", comme on dirait aujourd'hui, et que l'on pourrait enregistrer grâce à une technique moderne.

Behn conclut : "Il faut écarter des hypothèses susceptibles de modifier le résultat des expériences et de se fier uniquement aux preuves généralement reconnues comme irréfutables. Si l'on avait suivi cette règle, trois apparitions nébuleuses, nées en Allemagne, auraient été jugées plus clairement : le magnétisme animal, la cranioscopie et l'homéopathie."

On voit, l'esprit critique des Lumières, ennemi des préjugés, reste vigilant à Paris, bien au-delà des influences de la Société d'Auteuil et malgré le contre-courant des obscurantistes ou des crédules de systèmes

# **BIBLIOGRAPHIE**

ACKERKNECHT E.H. - Medicine at the Paris Hospital 1794-1848, Johns Hopkins Press, Baltimore 1967. Edition française (revue et augmentée d'un post-scriptum) : La Médecine hospitalière à Paris (1794-1848), Payot, Paris 1986.

Behn W.F.G. - *Journal 1834*, manuscrit de 56 feuillets, copié d'après l'original (*Leopoldina*, Halle) par le Dr Peter Behn, Leipzig (Inst. Hist. Med. Kiel).

Behn, W.F.G. (éd.) - Georg Cuvier's Briefe an C.H. Pfaff aus den Jahren 1788-1792 naturhistorischen, politischen und literarischen Inhalts nebst einer biographischen Notiz über G. Cuvier von C.H. Pfaff, Schwers, Kiel 1845.

Brunetiere F. - Voir: Grasset.

DAREMBERG Ch. - La Médecine, Histoire et Doctrines, 2e éd., Didier et Baillière, Paris 1865.

FAGUET E. - Voir: GRASSET.

Fosseyeux M. - Paris médical en 1830, Le François, Paris 1930.

FRIEDELL E. - Kulturgeschichte der Neuzeit (III), Beck, München 1931.

GRASSET J. - L'évolution médicale en France au XIXe siècle, Coulet, Montpellier 1899.

IRMLER Ingeborg - Leben und Werk des Anatomen, Zoologen und Physiologen Wilhelm Friedrich Georg Behn (1808-1878) (*Thèse d'histoire de la médecine*, dirigée par G. Rudolph) Kiel 1983.

LAMPE R. - Dieffenbach, J.A. Barth, Leipzig 1934.

Legée Georgette - Pierre Flourens, 1794-1867, Physiologiste et historien des sciences, 2 vols., F. Paillart éditeur, Abbeville 1992.

MONDOR H. - Dupuytren, Gallimard, Paris 1946.

PARISET E. - Eloge du Baron Cuvier, Baillière, Paris 1833.

PFAFF C.H. - Lebenserinnerungen, Schwers, Kiel 1854.

PREMUDA L. - Storia della fisiologia, Del Bianco, Udine 1965.

Rosen G. - The philosophy of ideology and the emergence of modern medicine in France, *Bull. Hist. Med. 20* (1946) 328-339.

RUDOLPH G. - A propos de leur bicentenaire: Un regard nouveau sur David Ferdinand Koreff (1783-1851), médecin et connaissance parisienne de Stendhal (1783-1842) In: Actes Congr. nat. Soc. Savantes (Grenoble 1983) Histoire des Sciences, C.T.H.S. Paris 1983, 41-55.

RUDOLPH G. - "Laennec", "Claude Bernard" in : Klassiker der Medizin Bd. II (ed. v. Engelhardt/Hartmann) Beck, München 1991.

RUDOLPH G. - Jean-Louis Alibert (1768-1837) Congr. nat. Soc. Savantes (Clermont-Ferrand 1992): Villes d'Eaux - histoire du thermalisme, C.T.H.S. Paris 1994, 113-134.

STOLTZ J.A. (éd.) - Lettres obstétricales par Ed. C.J. von Siebold, Baillière, Paris 1866.

STROMEYER L. - Erinnerungen eines deutschen Arztes, 2. éd. Hannover 1875 (Reprint, Springer, Berlin 1977).

Temkin O. - The philosophical background of Magendie's physiology, *Bull. Hist. Med. 20* (1946) 10-35.

THÉODORIDÈS J. - Stendhal du côté de la Science, Collection stendhalienne n° 13, Ed. du Grand Chêne, Aran (Suisse) 1972.

#### SUMMARY

Recently discovered personal notes of the German physician Wilhelm Behn, anatomist and physiologist give impressions of his stay in Paris (1834) as a medical student. At that time this town was the "Mecca of world medicine" where the predominance of physical and natural sciences and the persistence of the spirit of Enlightment stopped that of "Naturalphilosophie".

Among Behn's many acquaintances we can note those of Dupuytren, Flourens, Poiseuille, the professors of the Museum, the lecturers at the Académie des Sciences etc.

Some of his remarks give a correction to a too stiff image of his masters. Nodier and Chevreul inspired him for his zoophysiological researches. A pleasant note is given by the evocation of contemporary parisian life with its distractions such as theaters, horse-races and restaurants.